

Bulletin d'histoire politique

Du lyrisme au délire

Pierre Noreau



Volume 2, numéro 1-2, automne 1993

Les jeunes et les baby-boomers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063349ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063349ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noreau, P. (1993). Du lyrisme au délire. *Bulletin d'histoire politique*, 2(1-2), 5–9.
<https://doi.org/10.7202/1063349ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

SUR LA GÉNÉRATION LYRIQUE

PRÉSENTATION

L'Association québécoise d'histoire politique a tenu, le 12 mars 1993, à l'Université de Montréal, un colloque sur « Les jeunes et les baby-boomers qualifiés de *génération lyrique* ». Devant une quarantaine d'auditeurs, cinq conférenciers ont commenté l'essai de François Richard intitulé *La génération lyrique* (Boréal): Béatrice Richard, étudiante au doctorat en histoire à l'UQAM, Sylvie Goupil, chargée de cours en science politique à l'UQAM, Pierre Noreau, professeur de sciences sociales à l'UQAT, Jacques Pelletier, professeur d'études littéraires à l'UQAM, et Guy Falardeau, étudiant au doctorat en science politique à l'Université de Montréal. François Ricard, présent au débat, a été invité à répondre aux critiques formulées dans les exposés. Le *Bulletin de l'AQHP* reproduit ici les textes de trois des communications.

DU LYRISME AU DÉLIRE

par Pierre Noreau¹
 Polittologue
 Université du Québec en Abitibi-
 Témiscamingue

« J'avais des fleurs dans les cheveux fait-t'y être niaiseux » Beau Dommage

La génération lyrique de François Ricard est un livre romantique. J'entends par là une étude *présociologique*, c'est-à-dire spéculative, avec tous les avantages et les défauts du genre. Car, en refusant d'inscrire sa démarche dans un cadre d'analyse rigoureux, il profite des avantages de la souplesse intellectuelle, mais autorise aussi tous les dérapages du délire romantique. Il ne lui restait plus dès lors qu'à être ce qu'il est : un *Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du*

baby-boom. Et fut par conséquent publié sous le signe de l'évocation, comme tout bon roman du XIX^e siècle. « J'aime à comprendre » souligne-t-il ici, « je veux croire » poursuit-il là, « si je ne craignais pas de trop m'aventurer... » se risque-t-il à préciser, « je ne crois pas exagérer en disant... Cette hésitation calculée, c'est Lamartine à toutes les pages.

Prenons cependant la question sans détour. *La génération lyrique* existe-t-elle ? Je crains bien que oui, mais elle fut découverte bien avant que François Ricard ne la mette au monde, et désignée par ma génération sous un tout autre vocable. Nous les appelions : *Les parvenus de la Révolution tranquille*. Ayant eu la chance de militer aux premières lignes de l'action collective jeunesse, j'avais d'abord hésité moi-même — au début des années quatre-vingt — à utiliser cette expression qui me semblait injuste, au moins pour une partie des enfants de l'après-guerre. Mais nous étions tous d'accord, il y avait chez ces parvenus, au-delà de la définition plus ou moins précise qu'on pouvait donner de la cohorte, une sorte de « mentalité ». Le livre de François Ricard me libère — enfin — de toutes ces coquetteries.

Fonder le devenir de toute une société sur une seule génération présente cependant des risques considérables. Le sociologue Karl Mannheim soulignait notamment, dans un texte important sur ce problème — texte écrit en 1928, mais qui vient tout juste d'être traduit — que les théories fondées sur les générations présentaient les mêmes défauts que toutes les théories de l'histoire : elles hypostasient « un facteur du devenir historique en facteur clé du développement historique² ».

En effet, l'absence de cadre d'analyse n'implique pas que l'œuvre de Ricard soit sans fondement intellectuel. Car il s'agit d'un livre profondément hégélien. Tout y est : la conscience en marche, l'esprit du peuple, les ruses de la Raison, la fin de l'Histoire; toutes ces étapes qui marquent le détachement de l'homme d'avec la nature et annoncent sa libération, on les trouve en raccourci dans l'histoire trop belle pour être vraie, de cette génération d'ex-fumeurs. En parlant de

1. L'auteur est professeur de sciences sociales à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Il fut président du Sommet québécois de la jeunesse en 1983 et a mené et publié de nombreuses études sur l'action collective des jeunes et le développement des identités collectives. *La présente critique* du livre de François Ricard, *La génération lyrique* (Boréal, 1992), répond dans le style de l'auteur, aussi doit-elle être également considérée comme un essai.

2. Karl Mannheim, *Le problème des générations*, Paris, Nathan (Coll. Essais & Recherches), 1990, p. 70.

la génération lyrique, Ricard souligne ainsi (c'est un véritable extrait...) :

(cette) définition originelle fait d'eux des chargés de mission. À la fois positive et négative, cette mission appelle non seulement à édifier l'avenir, mais aussi à refuser de continuer le passé. Sans mémoire et sans attaches, exempts de toute blessure comme de toute culpabilité, infiniment légers et purs, ces « survenants », comme des princes dont le royaume n'est pas encore de ce monde pour rompre avec ce qui est et se faire les instruments de ce qui doit être. Mandatés par leurs parents pour être les premiers habitants d'un nouveau matin du monde, ils laisseront derrière eux les morts ensevelir les morts, ils seront là pour ignorer ou détruire ce qui a été afin de se vouer à cette seule tâche : inventer une vie et un monde nouveaux (p. 25).

Ceux qui ont un peu fréquenté Hegel (je me réfère notamment ici aux textes réunis sous le titre *La Raison dans l'Histoire*) reconnaîtront la théodicée du penseur allemand. On m'objectera sans doute que l'auteur ne fait qu'une utilisation inconsciente et souvent insatisfaisante du paradigme hégélien. C'est tout à fait vrai. On trouve cependant, en filigrane, dans l'œuvre de Ricard comme dans celle de Hegel, cette idée que certains groupes humains sont destinés à l'accomplissement d'un grand dessein jusqu'à l'épuisement du principe qui justifie leur existence (p. 107). Ce serait le cas de la génération lyrique, condamnée à s'écraser dans l'indifférence, la complaisance et le contentement de ce que l'auteur appelle « le monde au degré zéro ». Mais ça aussi, Hegel l'avait prévu. Aussi souligne-t-il (c'est Hegel qui parle) :

La période où l'Esprit est encore actif est la plus belle époque, la jeunesse d'un peuple. Alors les individus sont tous poussés à défendre leur patrie, à faire valoir les buts de leur peuple. Lorsque tout cela une fois (est) accompli, apparaît l'habitude de la vie. Et de même que l'homme meurt dans l'habitude de la vie, de même l'Esprit d'un peuple (ici d'une génération) meurt dans la jouissance de lui-même. Lorsque l'Esprit d'un peuple a imposé son activité, alors disparaît l'intérêt et il cesse d'être en éveil: le

peuple passe de l'âge viril à la vieillesse, à la jouissance de l'accomplissement. Les besoins qu'il éprouvait auparavant sont satisfaits par quelque institution et ils n'existent plus. L'institution elle-même perd ainsi sa raison d'être et l'on vit désormais dans un présent sans besoin³.

Tout cela me semble s'appliquer à la génération lyrique (les parvenus de tout à l'heure). Mais doit-on s'en réjouir au point d'en faire un sujet de dissertation? C'est plus douteux! En vérité, l'histoire de la génération lyrique ressemble à celle de toutes les autres. Au mieux, c'est une longue suite de raccourcis douteux et d'accidents de parcours qu'on tend ici à présenter comme le fruit d'une évolution prévisible et cohérente, où la Ruse de l'Histoire finit toujours par l'emporter sur l'inconsistance d'acteurs qui — comme d'habitude — ne savent pas l'histoire qu'ils font⁴. Reconnaissons néanmoins une chose, l'œuvre est fidèle à la génération qu'elle décrit. Elle est pleine de contradictions. Dans ce sens aussi c'est une œuvre hégélienne. La dialectique c'est tout de même aussi l'art de dire une chose et son contraire, sans jamais être pris à (et en) défaut. Aussi est-il très difficile de dire quoi que ce soit de l'ouvrage de François Ricard. On parvient tout juste à faire l'inventaire des paradoxes qui s'échouent de chaque côté des médailles qui battent sur la poitrine de cette génération. Là-dessus, du moins, on doit savoir gré à l'auteur d'avoir été lumineux :

La rigueur et le principe de contradiction, dans l'esprit lyrique, n'ont — souligne toujours l'auteur — qu'une importance très secondaire; on les verrait plutôt comme des entraves, des restes de « logocentrisme » humanistes et bourgeois qu'il faut délaissier si l'on veut penser en toute liberté et conformément à ce qu'exige l'époque de mutation où l'on a le bonheur de vivre. Ce qui compte, ce n'est pas la cohérence de la pensée, mais l'ouverture, l'authenticité,

3. F.W.W. Hegel, *La Raison dans l'Histoire*, Paris, UGE (coll. 10/18), 1965, p. 90.

4. Voir Ricard, *op. cit.*, p. 83. Ricard parle cependant plus loin du « programme de la génération lyrique » (p. 178), ce qui ne constitue somme toute qu'une contradiction de plus.

le courage de la « démarche (p. 202) ».

Sous ce rapport, nous fûmes en effet bien servis. Quelques exemples suffisent d'ailleurs pour s'en convaincre. Car enfin, c'est bien cette génération qui s'est autorisée à donner, à tout le monde, des leçons de démocratie et de solidarité avant de s'enfermer dans l'individualisme qu'on sait. C'est elle, aussi, qui a vécu les grandes mobilisations étudiantes des années soixante (l'auteur parle de tranches et de fusions collectives⁵), avant que quelques dizaines d'entre eux votent, dans l'indifférence générale, la dissolution des associations collégiales et universitaires que les militants de ma génération ont mis dix ans à reconstruire par la suite. C'est toujours cette génération qui, après s'être gargarisée d'idéologies à la mode, annonce la fin des idéologies et sombre dans la post-modernité, le cynisme et le déconstructivisme (p. 200). Le nihilisme, le relativisme absolu et le libéralisme libertaire sont ainsi devenus les courants dominants qui hantent aujourd'hui les sacoches de ces intolérants déçus (p. 200). Aussi, comme tous les conservateurs qui s'ignorent, sont-ils certains de s'être enfin affranchis des contaminations intellectuelles et parlent au nom du gros bon sens.

L'auteur s'accommode des mêmes contradictions: il se plaint de l'absence de précision des recherches conduites sur la génération lyrique, mais nous inonde de concepts flous; il situe à la fin de la Seconde Guerre la rupture historique consacrée par la génération lyrique, mais affirme plus tard qu'elle ne commence en fait qu'en 1960 (p. 52); il hypostasie, dans tous les secteurs, la rupture consacrée par la génération lyrique, mais la critique vertement dans son propre domaine d'enseignement (p. 211-218); il s'évertue à démontrer le caractère singulier d'un grand nombre de vérités premières; puis dénonce cette tendance qu'on a de comparer n'importe quel auteur à la mode à l'un ou l'autre des grands philosophes occidentaux, après s'être plaint lui-même que Tocqueville n'ait pas eu la chance de lire Lipovetsky (p. 233 et 249).

Il arrive que, peut-être sans le vouloir peut-être en le voulant, on ne sait trop, l'auteur finisse par

faire la démonstration que la génération lyrique n'a su que profiter du produit d'une modernité dessinée par les autres. Il se reprend cependant rapidement et contourne l'évidence qu'il vient de mettre en lumière par toute une série de formules affectées du genre: « loin de demeurer secondaire, cette fonction a pourtant été cruciale (p. 102) »; « ce rôle est beaucoup moins passif qu'il n'y paraît à première vue (p. 125) »; « si évidente qu'elle semble, cette faillite du projet lyrique n'est toutefois qu'une apparence⁶ (p. 217) ». La génération lyrique est en réalité affectée de ce mauvais sort qui tend à mettre toujours toutes les apparences contre elle, ce qui explique sans doute la nécessité qu'on rétablisse les faits. Après tout, les grands monarques aussi avaient leur biographe officiel. Rumilly glorifiait, en son temps, Duplessis. Aujourd'hui, la génération lyrique a enfin son chantre.

Sous ce rapport, on peut dire à nouveau que l'auteur fut fidèle à son sujet. Car si une vérité ressort de cet essai c'est bien le caractère égocentrique de cette génération. Et le caractère hautement médiatique du livre de François Ricard est conforme au nombrilisme de la génération lyrique. L'auteur n'en finit d'ailleurs plus de qualifier — je cite — ce déferlement (p. 153) de jeunesse, ce grand débarquement (p. 175), cette avalanche (p. 151), cette invasion (p. 88), ce cataclysme (p. 89), cette conquête (p. 89), cette nouvelle domination (p. 96)... Là, on croit à chaque page relire *L'Iliade*. Mais cette fois-ci Homère met en scène d'autres héros, et près des neufs ailés sont désormais assemblées des armées de jeunes barbares (p. 90), des cohortes d'enfants de lumière (p. 166), d'enfants terribles (p. 53) et d'enfants chéris (p. 79) que leurs parents ont tant aimés.

Mais le véritable nombrilisme réside ailleurs que dans les qualificatifs. Il s'exprime surtout dans cette tendance à faire de cette jeunesse la seule que notre histoire ait vraiment connue. Elle fut la seule à vivre à une époque magique (p. 84), la seule à être parvenue à imposer ses normes et ses valeurs (p. 89), la seule à vivre dans l'enthousiasme et la conscience de son identité collective et de sa puissance (p. 151 et 176).

5. On trouve les descriptions les plus enthousiastes de cet engouement pour l'action collective aux pages 151, 155 et 156.

6. Dans le même sens, il ajoute ailleurs qu'« on se tromperait fort en considérant le chœur comme un élément purement accessoire ou extérieur ». *Ibid.*, p. 110.

Dans cette apologie, les « lyristes » sont à l'origine de toutes les tendances qu'on connaît aujourd'hui, de la télévision à la littérature et jusqu'à la musique rock. On se surprend de tant de flagorneries. L'auteur risque évidemment ça et là une affirmation qu'on pourrait prendre pour une critique ou un aveu. C'est cependant oublier que la flagellation publique, lorsqu'on se l'administre soi-même, est aussi une forme d'exhibitionnisme.

Ils sont venus, ils ont vu et ils ont vécu. Une évaluation sommaire de cette prétention suscite immédiatement un scepticisme justifié. Car si tant est qu'on doive quelque chose à cette génération, c'est moins à sa créativité qu'on le doit qu'à sa capacité de consommer et de gaspiller. Car il n'y a pas à s'y tromper, ce qui fait d'abord la force de la génération lyrique, c'est son obésité. C'est d'ailleurs une chose que Ricard reconnaît lui-même mais qu'il prend pour une qualité⁷. Or nous pourrions dire, d'une certaine façon, que ce qui fait surtout la puissance de cette cohorte, c'est qu'elle nous coûte trop cher. C'est sans doute ce que l'auteur appelle le « génie » de cette génération, mais je n'en suis pas bien sûr... Les effets de cette situation sont connus et sa conséquence la plus importante réside surtout dans l'effritement de la classe moyenne qui, comme on le sait aujourd'hui, tient d'abord au vieillissement de la génération lyrique et à l'appauvrissement des générations suivantes, qui ne se font pas trop d'illusion sur leur avenir.

Cela dit, c'est moins à ma génération qu'on aurait dû donner la parole aujourd'hui, qu'à cette génération qui précède immédiatement la génération lyrique, car ce que nous avons à dire sur la question des hommes et des femmes de quarante à cinquante ans est bien connu et fait l'unanimité, même auprès des membres de la génération lyrique, qui ont le bon esprit de ne pas trop s'en formaliser. Pour François Ricard (comme pour Hegel) l'histoire avait un sens et avait besoin d'une génération pour porter la modernité. Ceux qui avaient jusque-là tenté quelque chose au Québec n'étaient que des réformateurs frustrés, des incompetents, des eunuques, des inadaptes de la modernité (p. 22

et 51), vivant dans un monde statique: une manière de préhistoire, une sorte de moyen-âge (p. 24-25 et 51), dont les enfants de la génération lyrique sont parvenus à les sortir, malgré eux. À lire tout cela, on finit par oublier que, depuis 1915, une majorité de Québécois vit en milieu urbain, que les premiers programmes sociaux ne sont pas apparus en 1960, mais au milieu des années trente, que le machinisme était largement répandu dès le début du XIX^e siècle, qu'on a inventé l'imprimerie au XV^e siècle et les métiers à tisser au milieu du XVI^e. On finit par oublier aussi que la véritable avant-garde dont parle Ricard, la véritable cohorte responsable de notre modernité est apparue au sein de cette génération de réformateurs qui précède immédiatement la génération lyrique, et non au sein de la génération lyrique qui se vante d'avoir profité du cours classique avant de se faire engager comme prof de cégep. On comprend mieux cependant dans cette perspective que la génération lyrique puisse naïvement se surprendre de n'avoir rencontré aucune résistance à ses velléités.

Il ne s'ensuit pas nécessairement que l'action de la génération lyrique ait été sans signification ou sans conséquence. L'auteur analyse peut-être trop rapidement (trop lyriquement?) les dimensions politiques de l'action de cette première cohorte du baby-boom, qui présente en effet plusieurs des caractéristiques d'une véritable génération politique, telle que la définit Vincent Lemieux⁸. La montée d'un nouveau type de nationalisme, la création du Parti québécois et sa destinée électorale doivent beaucoup au soutien de la génération lyrique qui, sur ce point, a fait montre de plus de cohérence qu'ailleurs, comme l'a déjà démontré Francine Ouellet⁹. Dans le cadre d'une démarche analytique comparable, Richard et Margaret Braungart mettent en évidence trois facteurs considérés comme déterminants pour la compréhension des mobilisations politiques des générations. Ainsi,

7. Voir à ce propos: p. 27 sqq., 86, 97, 62, 125, 130, 152, 166, 243 et 253-254.

8. Voir notamment à ce sujet: Vincent Lemieux, « L'État et les jeunes », dans Fernand Dumont (dir.), *Une société des jeunes?*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986, p. 325-335.

9. Voir, relativement à cette question, le texte de Francine Ouellet, « Générations et changement dans le système de partis: le cas du Québec », dans Jean Crête et Pierre Favre, *Générations et politique*, Paris/Québec, Économica/Presses de l'Université Laval, 1989, p. 181-232.

toutes les générations ne sont pas destinées à marquer l'évolution politique de leur société. Au désir d'engagement de la jeunesse (l'effet des cycles de vie) doivent s'ajouter le fait d'une socialisation particulière (l'effet de cohorte) et la conjonction de circonstances historiques propres à déclencher une mobilisation collective (l'effet de période¹⁰). Ces quelques catégories auraient sans doute facilité la structuration du propos de notre auteur et restitué dans une plus juste perspective l'action collective et politique des jeunes de la génération lyrique. Si la dimension ludique de cet engagement politique ne peut être remise en question, une analyse comparative permettrait facilement de démontrer que cette jonction du politique et de la fête n'est ni le seul fait de la jeunesse ni le monopole de la génération lyrique. Les études conduites par Charles Tilly, au cours des dernières années, révèlent au contraire que le répertoire de l'action collective a très peu varié depuis le milieu du XIXe siècle et que l'action collective s'est depuis longtemps mêlée au jeu collectif. La thèse de Tilly est sujette à caution, mais elle a le mérite de mettre en évidence les origines ludiques de la foire d'empoigne.

Du point de vue politique toujours, on peut finalement s'interroger sur ce qui pousse cet auteur de *La génération lyrique* à remettre en question les rapports que Tocqueville établit entre la montée de l'individualisme et le risque du despotisme. Il est difficile de croire que l'auteur, qui sait si bien tirer parti des travaux d'Hannah Arendt sur les conditions de la modernité, n'ait pas su s'inspirer de ses autres travaux — pourtant plus connus — sur les origines du totalitarisme. Ils reprennent pour l'essentiel les craintes de Tocqueville à la lumière des événements survenus en Allemagne au cours des années trente et révèlent par quel travers le désengagement politique a pu favoriser la montée du fascisme. Aussi la question reste-t-elle entière: Que peut-on dire du désengagement actuel d'une partie de la génération lyrique?

On sera sans doute surpris qu'après un tel réquisitoire je me porte à la défense du livre de François Ricard. En fait, je crois qu'on a trop

attendu de ce livre qui ne méritait pas qu'on y consacre tant d'attention. De ce point de vue particulier, son auteur a été victime d'une méprise. Et, à la recherche d'un ouvrage structuré, le lecteur, pris entre une affirmation et son contraire, s'est lui-même senti abusé... après avoir cherché à comprendre quelque chose. Ce qu'il a lu l'a-t-il blessé? Qu'il se rappelle simplement que la génération lyrique n'a toujours agi que dans la plus parfaite naïveté ou, comme le rappelle François Ricard, avec « toute la fraîcheur et toute la générosité de leur âme d'adolescents¹¹ ». C'est ce qu'on appelle en d'autres lieux un sérieux manque de jugement, mais l'histoire de la génération lyrique est truffée de ces tartuferies. Il nous restera cependant en mémoire quelques beaux traits, dont celui-ci que je voudrais faire partager, car, contrairement à ce que croit son auteur, il n'appartient pas à une seule génération, fût-elle lyrique, mais à toutes les générations:

L'ennemi, souligne François Ricard, c'est d'abord le vieux. Et le vieux, c'est automatiquement, obligatoirement, l'assis, l'accroché, l'irrécupérable... Le fossile qui défend l'ancien monde et en vit grassement ou, s'il fait mine de céder, ne le fait que par duplicité, dans l'intention de « récupérer » ce qui le menace. C'est contre lui que se livre toujours la contestation, dont l'une des dimensions, trop souvent oubliée ou présentée comme accessoire, alors qu'il s'agit d'une motivation essentielle, est bel et bien le refus instinctif, quasi viscéral des aînés¹².

Le reste est de savoir de quels assis on parle!

10. Voir Richard G. Braungart et Margaret Braungart, « Les générations politiques », dans Jean Crête et Pierre Favre, *Génération et politique*, Paris/Québec, Économica/Presses de l'Université Laval, 1989, p. 7-51.

11. *Ibid.*, p. 200.

12. *Ibid.*, p. 144.